



POUR UNE COMMUNAUTÉ ÉDUCATIVE SOLIDAIRE DES FRAGILITÉS DES JEUNES, DES ADULTES, DU MONDE

Fragilité et solidarité au cœur de l'existence humaine¹

Véronique MARGRON

*Professeur de théologie morale
à la Faculté de théologie de l'UCO (Angers)*

Merci à vous de m'avoir accueillie, merci à l'Enseignement catholique d'organiser tous les ans cette belle journée pour que vous puissiez vous retrouver, échanger vos expériences et en même temps, comme ceci nous est nécessaire à chacun, prendre aussi un peu de recul et de distance par rapport à ces mêmes expériences.

Je voudrais vous proposer une réflexion sur la thématique de votre journée, autour de fragilité et solidarité. Autrement dit comment prendre en compte, comment prendre en charge à la fois la fragilité, comment faire un lieu de solidarité et comment faire de la fragilité un lieu paradoxalement de force, un lieu de promesse ? Fragilité du jeune ou de l'enfant, fragilité des adultes, d'une autre manière avec sans doute nettement plus de modestie pour nous, fragilité de nos sociétés ou du monde.

Je voudrais prendre quelques points, un peu comme des archipels. A vous ensuite de les relier en fonction de vos expériences.

1. Signifier la fragilité inhérente à chacun à travers trois piliers constitutifs de l'Homme

Il me semble que l'on peut signifier la fragilité inhérente à l'humain avec les spécificités de chacun, l'enfant, le jeune, l'adulte à travers trois piliers, trois points d'assise sur lesquels chacun de nous repose. Autrement dit, nous ne marchons pas sur deux jambes, ce qui est en fin de compte assez difficile, mais sur trois. C'est à la fois une fragilité et une force. Ceci dit aussi la place de l'éducatif et, à mon avis, la place de la dimension pastorale à propos de chacune de ces dimensions. Comment elle peut être solidaire de la croissance de l'enfant.

1.1. La dimension affective

Première dimension qui nous constitue tous, la dimension affective. Nos liens affectifs les plus forts, nos amours, nos amis, ce réseau étroit, en nombre, est ce qui constitue le cœur de la sécurité de chacun. Mais aussi quand il se délite, le cœur de l'insécurité de chacun. Quand ces amours se brisent, entre adultes, ou quand un enfant se trouve face au divorce ou aux conflits récurrents de ses parents ou de très proches, ou de ses grands parents d'une autre manière. Une première force, c'est la nécessité, l'impérieuse nécessité - et plus on est petit plus c'est vrai, mais c'est aussi vrai quand on est plus vieux - que ce cercle d'affection nous aime tel que nous sommes, sans que nous ayons besoin de manifester trop de

¹ Texte écrit à partir de l'enregistrement de la conférence. Le style oral a été conservé. Il a été revu par l'auteur.

performance pour être aimé. Évidemment, la fragilité ici c'est que, malheureusement, nous ne pouvons pas, à nous tout seul, garantir cette sécurité puisqu'elle se fait toujours avec d'autres : avec son conjoint, avec ses propres parents, d'une autre manière entre frères et sœurs, dans le cercle proche électif de celles et ceux que nous choisissons comme amis. Une première interrogation ici est comment l'école et l'espace de la pastorale - où les enfants parlent plus facilement et plus librement - entendent-ils ce qui fait sécurité mais aussi ce qui vient insécuriser un enfant, ce qui vient le blesser.

1.2. La dimension sociale

Deuxième dimension, nous sommes tout autant constitués par notre place sociale, et ces places sociales, au XXI^{ème} siècle ont profondément évolué, spécialement pour les femmes mais du coup forcément aussi pour les hommes. Personne de nous ne peut vivre sans reconnaissance sociale et nous connaissons bien, pour nos proches comme pour la société, combien il est compliqué pour quelqu'un qui a le sentiment de ne plus avoir de place sociale, de se penser encore comme membre de la communauté sociale et politique : personnes âgées, fatiguées, personnes handicapées ne parvenant pas à s'insérer dans le tissu professionnel. Et quand chacun d'entre nous peut se trouver demain en profonde dépression de par des circonstances de chômage, mais aussi pour ce qui est des plus jeunes, la difficulté de s'insérer dans la transmission des savoirs et donc de réussir, au premier sens du terme, à l'école, ou de trouver sa place dans des milieux associatifs, sportifs, ecclésiaux. Bref, nous ne pouvons pas vivre en société sans qu'il y est cette dimension de reconnaissance mutuelle qui dépasse le cercle électif, qui dépasse le cercle des proches ; on voit bien ici que l'école est une institution absolument charnière puisqu'elle est ce qui est le premier lieu de vraie socialisation, la famille est un lieu de socialisation, mais un lieu de socialisation entre des élus, l'école, non. Cela n'est plus seulement entre des élus, mais entre d'autres que je trouve là et avec lesquels il faut que je compose. Et non seulement elle est le premier lieu de socialisation mais elle est cette institution qui a pour mission, ô combien lourde, de pouvoir rendre possible que les jeunes puissent entrer dans une autre socialisation qui est celle des sociétés telles qu'elles sont et pas telles que nous pourrions les rêver, avec leur dureté avant toute chose, leur violence, leur violence de modalité d'insertion. La force, c'est plus ce lieu est tissé, plus l'inscription sociale existe, plus quelqu'un se sent reconnu dans la micro-société à laquelle il appartient ou dans les micro-sociétés depuis le groupe de caté, le club de gym, la musique, etc. Plus ceci est vrai plus cet enfant, plus ce jeune, plus cette adulte se consolide. Plus la question du « Qui suis-je ? », « A quelle place suis-je dans cette société ? » est - non évidente car elle ne l'est jamais - disons relativement paisible à porter. Elle ne fait pas surgir une angoisse infernale et parfois insupportable. Elle peut le devenir de part ce qui se passe dans le cercle intime mais elle peut le devenir aussi de part ce qui ne se passe pas - ou mal - dans les cercles d'appartenance sociale.

Deuxième dimension qui est à la fois une fragilité puisqu'elle ne peut tenir toutes seule, sans les autres, mais qui se révèle aussi être une solidarité puisque cette nécessité d'inscription sociale est aussi le lieu de notre reconnaissance donc de notre épanouissement, de la où nous nous rendons co-créateur du monde, au regard même de notre foi chrétienne. Ceci est évidemment un vrai bonheur et peut l'être de multiples manières.

1.3. La dimension du sens

Troisième dimension, troisième pied pour tenir à peu près debout, et peut-être pourrions nous en trouver d'autres, dimension peu prise en compte par nos sociétés, ou qui est trop souvent dévoyé sous des formules convenues. Toutes nos institutions sont censés faire du sens, sauf qu'il ne suffit pas d'en faire un slogan pour que ça marche. Cela étant, nous ne pouvons pas vivre seulement grâce à des liens électifs ni seulement grâce à une reconnaissance sociale car le jour où par malheur, nous sommes au chômage, nous sommes atteints d'une maladie grave, nous perdons un être cher, alors tout cela peut se briser. Compte alors une autre dimension, un sens de l'existence, une dimension

transcendante –qu’il ne faut pas trop vite nommer Dieu dans une société laïque. Bref chacun de nous a besoin de croire en une direction de sa vie, un goût, une profondeur. Comment alors consolider au fil de son existence, la réponse à la question : « Qu’est ce qui me fait vivre ? »

Quel est, pour reprendre l’archipel, quel est le goût, la saveur de mon existence ?

Quel est l’orient de mon existence ? Vers quel orient est ce que je souhaite que ma vie aille, et heureusement il y a de nombreuses manières de décliner des réponses. Quelle est la signification que je donne à ma vie, à mon inscription professionnelle, à ma vie en Eglise ? à ma vie de famille, à la manière d’élever mes enfants ? etc. bref, l’humain est cet être qui est ce seul « animal » à pouvoir s’interroger sur lui-même. Interrogation qui à la fois peut le faire basculer dans le non sens et dans l’absurde. Donc fragilité évidente car il n’est pas si simple de répondre à cette question, mais aussi solidité et force sinon évidentes, en tout cas réelles, que de pouvoir rendre compte que la vie humaine ne tient pas seulement grâce à la force de nos amours, ni grâce à la reconnaissance sociale qui est la mienne, elle tient aussi de part l’orient que je donne à ma vie. Être des consommateurs ne suffira pas à donner du poids à ma vie. Dans l’éducation, ce questionnement passe par un rapport à l’intériorité. Si des savoirs participent à nous questionner, et à questionner le monde y compris les savoirs théologiques, ils devront toujours se relier à une interrogation personnelle.

Trois points d’appui à articuler

C’est trois points d’appui qui sont bien sûr interdépendants, autrement dit quand l’un est fragilisé, les deux autres sont menacés et nous connaissons tous, bien malheureusement, des personnes qui suite à des divorces trop douloureux, perdent leur emploi et se retrouvent à la rue dans les six mois. Tout dans nos vies se tient, ce qui est évidemment une fragilité mais en même ces trois piliers, en même temps, se dynamisent l’un l’autre, c’est donc aussi un appel à de la solidarité. Trois dimensions sur lesquelles, comme adultes, nous pouvons œuvrer alors même que nous n’avons pas tout pouvoir. Nous n’avons pas tout pouvoir sur les amours, ni les nôtres, ni ceux des enfants de vos établissements, nous n’avons pas tout pouvoir sur la réalité de l’inscription sociale, et pas davantage sur le sens que chacun cherche à sa vie. Mais nous avons bien une influence possible et l’institution éducative est sans doute celle qui en a le plus. Parce que les enfants y passent une longue partie de leur temps durant de nombreuses années et puis tout simplement parce qu’il s’agit d’une communauté qui transmet et qui le fait à travers une multiplicité d’acteurs, de sensibilités différentes et en même temps qui manifeste une cohésion à travers le projet éducatif. Acteurs qui ont un orient commun.

Je ne peux que vous inviter à déjà vous interroger pour vous-même, pour vos proches mais aussi dans votre responsabilité pastorale, dans les responsabilités qui sont les vôtres et par les moyens que vous avez à votre disposition : Comment pouvoir consolider chacune de ces références ? Dimension élective des amitiés – manière de vivre la déception, mais aussi la parole donnée. Inscription sociale, via les savoirs, les savoirs faire et savoirs être, mais aussi bien sûr cette place faite à ce qui fait du sens dans ma vie. Et dans l’école catholique en quoi la manière de parler de Dieu, de la communauté chrétienne, donne t-elle goût de vivre ? En creux se tient cette nécessaire interrogation : entre naître et mourir, que vaut mon existence ? Pourquoi vivre entre naître et mourir ? Nécessaire intériorité, nécessaire solitude, nécessaire ennui – non en cours ! mais dans l’existence car si les enfants n’ont pas d’espace où ils s’ennuient, c’est à dire où ils sont confrontés à eux, où il faut bien qu’ils fassent quelque chose de leur peau, s’il n’y a jamais l’ombre d’une brèche pour se poser une question, il sera difficile que ceci émerge. Car ce n’est pas une question théorique, cela se construit en bonne part, à notre insu, puis on commence à le structurer et la foi est ici une ressource extraordinaire grâce à la célébration, à la vie commune, à la vie en Eglise. Les sacrements, les célébrations, les rites, sont une façon de manifester vers qui nous nous tournons, sans l’intellectualiser. C’est là aussi une force pour éprouver cet orient et ce goût de ma vie. S’il y faut la raison, l’intelligence, il y faut aussi le goût, le toucher, les sens.

Premier point d'attention à travers ces trois dimensions qui toutes les trois nécessitent quelque chose qui nous était rappelé à propos des archipels, à savoir, la nécessaire dimension du temps. Pouvoir construire des liens électifs d'amitié, pour un enfant, un adolescent, d'amour, pouvoir s'inscrire socialement et pouvoir pressentir que mon existence a du sens, ceci ne se fait pas en quelques jours ! Ceci demande du temps, de la patience, de la persévérance, du recommencement, ceci se fait par chaos parfois.

C'est là encore une chance pour l'école car quoiqu'il en soit de la masse des programmes, elle a du temps.

2. A travers une appartenance à une communauté, se joue la nécessité de places asymétriques : nous ne sommes pas aux mêmes places

Deuxième manière de réfléchir à ce rapport entre fragilité et la constitution de solidarités qui tiennent compte de ces fragilités. A travers la relation entre enfants, jeunes et adultes – nous appartenons à une commune humanité - se joue la nécessité de consentir à des places asymétriques. Il n'y a pas de croissance sans reconnaissance que nous ne sommes pas aux mêmes places. Vous avez un rôle éducatif envers les enfants, et ce ne sont pas eux qui ont un rôle envers éducatif envers vous - y compris bien sûr si vous apprenez auprès d'eux. Quelque soit l'affection que vous leur portez, ils ne sont pas vos propres enfants, pas plus qu'ils ne sont vos amis, y compris quand vous êtes des étudiants, des classes préparatoires et que le différentiel d'âge peut être extrêmement réduit, vous êtes dans une charge éducative : il faut donc assumer cette asymétrie du lien. Elle appelle que vous soyez fiables – ce qui n'est être infallible. On ne demande pas à la communauté éducative, pas plus qu'on ne demande aux parents, quoiqu'il en soit des injonctions sociétales, d'être infallible mais d'être fiable. C'est à dire de tenir : que les enfants et les jeunes peuvent s'appuyer sur vous.

Comment, dans une société où une des fragilités qui vient de la modernité, des évolutions technologiques serait de faire croire que cette société est horizontale, via les réseaux sociaux par exemple, donner à voir et à comprendre le sens de la verticalité, de l'asymétrie ? Comment les enfants peuvent-ils se construire par rapport aux trois points d'appui que j'évoquais précédemment s'ils ne trouvent pas auprès d'eux des adultes qui tiennent debout ? Chacun avec ses fragilités, mais en demeurant suffisamment fiable. Que les jeunes puissent savoir qu'un temps ils peuvent s'appuyer sur vous, sachant que, contrairement aux parents, vous avez cette chance qu'ils n'ont pas à s'appuyer sur vous toute leur vie, puisqu'ils changent de classe et d'école. Mais que le temps où ils sont là ils puissent le faire parce que c'est ceci qui permet de hiérarchiser les influences, de les repérer, de pouvoir faire la nuance, la distinction, la séparation même entre celles qui font vivre et celles qui font mourir. Et pas seulement celles de la mode pour les jeunes filles, pour lesquelles ce facteur peut participer parmi bien d'autres à des débuts ou à des plongées dans l'anorexie. Cette place de l'asymétrie n'a sans doute jamais été aussi grave qu'aujourd'hui. Plus il y a de la confusion des influences – via le net, les jeux, etc. – plus il est nécessaire qu'il y ait une parole qui distingue. Parole l'adulte et de la communauté des adultes. Mais il ne faut pas oublier que cette asymétrie va de pair avec l'importance de réinsérer de la réciprocité entre eux et vous. De la réciprocité, pas de l'égalité. Réciprocité d'humanité, de sensibilité, de désirs, de goût de vivre. Il y a du réciproque car nous sommes des humains les uns avec les autres, parce que l'affection est une affection partagée et qu'il n'y a aucune raison de ne pas le signifier - avec prudence, pudeur et discrétion - il n'y a aucune raison de faire semblant d'être des êtres neutres, froids. Réciprocité parce que nous avons des soucis et que si le lieu de l'école n'est pas le lieu où dire ses soucis aux enfants ou aux jeunes, pouvoir voir qu'il y a des jours où nous avons pas une « tête de ressuscité » n'est pas un drame parce que c'est la vie. Réciprocité parce que l'on va rire ensemble, chanter, célébrer ensemble. Et dans l'ordre de la foi nous ne sommes pas plus avancés que les enfants, peut-être bien moins, selon ce que nous dit l'Évangile. Il faut à la fois pouvoir rendre compte de la réciprocité et à la fois tenir ferme sur l'asymétrie nécessaire aux relations non pour montrer que nous serions les forts mais pour leur rendre possible l'appui indispensable.

3. L'existence d'un enfant, d'un jeune, d'un adulte est traversée par le conflit qui fragilise

Troisième manière de parler de cette relation entre fragilité et solidarité : l'existence d'un enfant, d'un adulte est de part en part traversée par le conflit. Et le conflit nous fragilise. Il appelle donc du soutien.

3.1. Conflit psychique

C'est d'abord du conflit psychique, dont Freud a plutôt bien parlé. Conflit psychique qui fait que là où il y a de l'amour, il y a aussi des sentiments mêlés jusqu'à parfois des sentiments de haine qui se mêlent à la vérité de l'amour, qui ne lui enlève rien, des sentiments d'agressivité, conflits psychiques parce que là où en même temps un enfant veut grandir, veut quitter, veut sortir, il a aussi besoin d'être en sécurité, tenté par le repli, repli sur lui, ses tout proches, repli sur ce qu'il connaît.

3.2. Conflits dans nos vies sociales

Les conflits nous traversent et puis, évidemment, les conflits traversent nos vies sociales - y compris, elles traversent la vie sociale d'un enfant ou dans une classe il y a, en effet, ceux qui réussissent et qui vont le montrer et que ce sont eux les meilleurs, conflits entre bandes de copains, conflit pour prendre la première place. Conflit dans nos communautés d'adultes, dans nos sociétés. L'humain ne se construit pas sans devoir faire face à du conflit et à l'ambivalence qui surgit du conflit, en particulier du conflit psychique. D'où l'importance de tenter d'aider l'enfant à se fortifier pour qu'il puisse faire face à ses conflits sans en avoir trop peur.

Il est normal d'avoir des sentiments mêlés et il n'y a pas de jugement moralisant à porter. Il y aurait quelque chose de terrible à vouloir faire croire que pour être vrai, pour être chrétien, il ne faudrait avoir qu'un sentiment « pur », sans ombre. Mon maître, le théologien moraliste Xavier Thévenot appelait cela « les dominantes » : pouvoir sentir que notre vie « domine » penche, vers de la solidarité, vers de l'amour, vers de la justice. Sachant qu'elle porte aussi bien d'autres choses, de moins clair, en même temps. Mais compter que notre intelligence, notre volonté et notre cœur soit au service de cette dominante. Pencher du côté de ce qui est plus juste, de ce qui fait vivre et non de ce qui fait mourir.

Nous croyons en un Dieu bon. Mais si je perds soudainement, un être proche, a fortiori une personne plus jeune, un enfant, cela va instaurer un conflit dans ma foi. Comment croire en un Dieu bon quand des êtres chers meurent ? Un Dieu bon pourrait-il « permettre » que cet enfant meure ? Non. Alors il va me falloir vivre et croire avec cette incompréhension, avec ce scandale, cette colère y compris envers Dieu. Conflit qui peut me faire « perdre » la foi, mais aussi pas à pas la consolider car m'obligeant à m'approcher d'un visage de Dieu plus conforme au Dieu de la bible, et non au dieu de mes projections. Dans ce lent travail, la Cté a une place importante, qui peut être décisive, pour soutenir mon pas.

Un ami prêtre, en pleine dépression, me disait il y a quelques temps : « tu sais, je ne parviens plus à vouloir vouloir ». Ce n'est pas en lui disant « tu dois, tu n'as qu'à... te secouer, prier, etc. » que sa vie va retrouver du goût. Mais en consentant à cette faille, à l'accompagnant, en l'aimant. Seule façon, modeste, d'espérer tenir ensemble, les uns pour et avec les autres, dans une société marquée par des duretés, comme notre vie peut l'être aussi.

Prendre en charge, autant que faire se peut, ces conflits, ce qui passe dans la communauté éducative, par la parole, le soutien amical. Chacun à sa place, mais solidaire. Tenter d'avoir moins peur de ce qui fragilise, de ce que je ne comprends pas, ou plus.

4. Une des fragilités de l'existence humaine, c'est d'habiter son corps sexué

Autre prisme de notre fragilité, constitutive de l'existence humaine : la lenteur et le caractère toujours pour une part chaotique du développement psycho sexuel. Cela ne va pas de soi d'habiter son corps et qui dit habiter son corps, dit habiter son corps sexué. Il y a des moments de l'enfance où ça va de soi, heureusement, et puis il y a des moments de l'adolescence spécialement, puis dans la vie adulte, où cela ne va plus du tout de soi ou pas forcément de soi. Fragilité inhérente aux humains, spécifique, parce que la sexualité humaine n'est pas « un instinct qui s'implanterait » durant le développement embryonnaire. Le développement de notre conscience d'être des personnes sexuées, c'est-à-dire ou homme ou femme (séparé) se constitue avec un « socle biologique » - je suis nommée par d'autres que moi qui me reconnaisse femme ou homme - et l'existence psychoaffective qui se déploie sur une longue période entre enfance et adolescence. Conscience toujours marquée par des influences culturelles, sociales, religieuses. Nous ne savons pas séparer l'un de l'autre, parce que nous ne connaissons aucun humain qui vivrait hors de son corps - avec son patrimoine génétique – pas plus que nous ne connaissons d'humain qui serait totalement écarté de toutes influences affectives, culturelles, bref de toutes représentations. Nous sommes toujours un mixte ; ce mixte est fragile, il demande donc de l'attention, il demande du soin. Il est des époques de l'enfance et de l'adolescence où le soin est plus important qu'à d'autres.

La fragilité est aussi une chance de liens. Il n'y a rien à dramatiser mais il faut, au bon sens du terme, s'inquiéter, ne pas penser que cela va de soi. Les humains ne sont pas des animaux instinctuels et sexualité ne se développe pas en une fois. Si la famille a ici une place privilégiée, l'école en a une autre justement parce qu'elle est cette institution qui est à une certaine distance affective, et ceci est une grande chance parce qu'à certain moment de l'adolescence, il est plus facile et parfois nécessaire de parler à d'autres que ces parents. Pour ce faire encore faut-il qu'ils existent, qu'ils tiennent debout, qu'ils puissent être des référents qui ne vont pas fuir à la moindre question délicate.

En conclusion

Je termine par ce qui m'apparaît être deux lignes de force du côté de la bonne fragilité car pour moi la fragilité est une nécessaire condition d'humanité. Sans fragilité nous ne pouvons pas nous reconnaître, nous ne pouvons pas nous aimer, nous ne pouvons pas nous parler, c'est à dire nous relier. Se dire "je t'aime", "je te pardonne", "je t'écoute", "tu peux compter sur moi", ceci est relié à la fragilité humaine, à la nécessaire fragilité humaine. Donc il est des fragilités qu'il faut consolider, il en est d'autres qu'il faut combattre, mais il est aussi des fragilités qui sont constitutives de nous-même et qu'il faut en quelque sorte cultiver. Il ne faut pas entrer dans cette posture où la performance devrait sans cesse réduire à peau de chagrin toute fragilité parce qu'elle serait pensée, vécue, comme un mal à abattre. Jusqu'à l'ultime fragilité qui consiste à mourir.

➤ Apprendre à parler plutôt qu'à cogner

Première ligne de force : apprendre à parler plutôt qu'à cogner, cela paraît aller de soi mais vous êtes aussi bien placés que moi pour savoir que dans la réalité quotidienne, cela ne va pas tout à fait de soi. Et c'est aussi apprendre à parler plutôt qu'à fuir la difficulté, la relation, plutôt qu'à se fuir soi-même, apprendre à se parler. Apprentissage de la parole qui nécessite un rapport pour l'institution éducative à la quête de la vérité. Il n'y a pas d'apprentissage de cet art de se parler sans passion commune pour la quête du vrai. Et vous savez que dans la tradition chrétienne la vérité et la charité ne sauraient se dissocier. Donc apprendre à parler parce que c'est par la parole que va se dire l'amour de ses proches, que va se dire le désir - la parole de chair - qui ne sont pas que les mots ; c'est par la parole que l'inscription sociale

trouve sa place. Il faut des compétences, des savoirs, mais le lien social de reconnaissance advient par la parole et non seulement par le bulletin de paie. Apprendre à parler, à se parler, à pouvoir nommer les sentiments, à pouvoir nommer les craintes sans avoir peur d'être jugé, à nommer les questions quelles qu'elles soient. Et chacun de nous ici, je pense, connaît les ravages produits par les mots interdits ou par l'absence de langage pour nommer les choses de la vie.

➤ **Quitter pour trouver**

Et puis deuxième ligne de force qui traverse l'humain, qui habite l'humain fragile c'est « quitter pour trouver ». Mouvement ô combien biblique de l'exode, ô combien évangélique de la passion du Christ que de quitter pour trouver. Il me semble que l'école est le creuset pour apprendre à quitter, quitter de l'enfance, sans pour autant quitter l'enfant qui est en nous et qui demeure en nous mais quitter de l'infantile, quitter des attaches infantiles, quitter des types de sécurité pour se risquer à trouver ce que nous ne connaissons pas. Nous savons combien ceci est rendu plus difficile par un monde encore plus incertain.

Le geste de « quitter » passe donc d'autant plus par des sécurités qui font que, tout en sachant que je quitte, je sais que ceux que j'aime, ne vont pas eux me quitter, que de la reconnaissance du sens de mon existence s'opère dans ce mouvement de quitter ; quelque soit encore une fois la manière de nommer le sens et la saveur de sa vie. Pour pouvoir trouver, il faut vraiment quitter, c'est à dire que si vous savez ce que vous allez trouver, vous avez rien quitté du tout. S'il n'y a pas de place pour l'incertitude et une forme d'inconnu, alors je risque de passer à côté de la beauté de ce qui peut être trouvé : un métier, une passion, une amitié, un amour... Il a un quelque chose d'une Terre Promise, que nous ne pouvons imaginer. Je crois que l'école et vous même spécialement, qui êtes dans une position particulière, vous avez cette chance et cette responsabilité d'être à la fois les témoins vivants et modestes que vous êtes dans ce mouvement pour vos propres vies, pour votre foi et qu'ils peuvent s'y risquer parce qu'ils ne partent pas sans nourriture, sans appuis.

Je vous remercie.